

Les explications données par M. Parant dans sa lettre au rédacteur du *Journal de Québec*, et par sa lettre à M. Dufour, que c'était parce que M. Daly est son ami, qu'il donna à ce dernier une lettre d'introduction auprès de M. Dufour. D'ailleurs, M. Parant était bien libre d'avoir l'idée qu'il voulait des "services rendus ici (à Québec) à la religion, auquel ce gentilhomme catholique est très attaché." Il pouvait bien aussi demander pour lui de la politesse et de la bonne réception. Mais il faut l'avouer, l'époque (le temps des élections générales) à laquelle ces lettres d'introduction étaient données, la circonstance particulière (le moment de l'élection de M. Daly) où se trouvait celui que l'on introduisait ainsi, la position critique (le danger de perdre son élection) où était alors M. Daly, l'opposition vigoureuse dont était menacé M. Daly de la part de M. Layfield, enfin le fait que les vœux de la majorité étaient tout en faveur du succès du concurrent de M. Daly, tout cela était bien propre à donner à une simple lettre d'introduction une gravité et une importance toute spéciale. Cette lettre d'introduction pouvait être (comme elle l'a été par plusieurs) regardée comme favorisant M. Daly auprès des électeurs, puisqu'elle ouvrait à celui-ci la porte de plus d'un presbytère, qu'elle le plaçait dans la maison la plus respectable des paroisses, qu'elle le mettait par là même en contact avec ce que celles-ci ont de personnes notables, et donnait facilement à entendre que M. le curé était en faveur de celui qu'il recevait comme son ami, et auquel il ne devait pas manquer de prodigier la politesse et la bonne réception! Voilà quelques nouvelles et celles qui ont été les conséquences de ces lettres. Nous sommes persuadés, nous sommes convaincus de la bonne intention, de l'esprit droit qui aura animé M. Parant au moment d'écrire ces lettres; nous sommes convaincus qu'il n'a consulté que ce que lui disait son cœur, qu'il n'a consulté que son amitié pour M. Daly, et qu'en lui donnant ces plis à l'adresse des deux curés, il n'a vu en M. Daly que son ami et non l'homme politique. Tout cela, nous le croyons sincèrement, parce que nous savons bien que M. Parant est un excellent prêtre, que c'est un bon citoyen, un homme qui ne voudrait jamais trahir ou même mal servir son pays. Néanmoins, nous ne sommes qu'il est difficile de croire que l'intention de M. Daly ait été la même, nous nous en sommes convaincus par le bon ministre aura bien de suite compris la portée de ces lettres; son amitié ne lui aura certes pas fait oublier la lettre qu'il était sur le point de subir; tout en consultant son cœur, il aura bien consulté aussi son petit intérêt, qui était de faire croire aux électeurs que les curés étaient en sa faveur.

Nous sommes bien certain que M. Parant doit regretter les conséquences que peuvent avoir eues ses lettres d'introduction; mais en même temps il doit être tranquille, puisqu'il a pour lui le témoignage de sa conscience, et que tout concourt à le justifier. Nous sommes fort aise qu'il en soit ainsi, et cela pour deux raisons: d'abord pour M. Parant lui-même, car il est toujours pénible de trouver en faute un homme âgé et respectable qui a toujours vécu honorablement et qui dans sa position a bien servi son pays. D'autre part, nous en sommes fort aise pour le séminaire de Québec; car il eût été pénible de voir le chef d'une institution aussi utile, aussi florissante, et aussi digne de respect, se montrer chaud partisan politique et compromettre le caractère et la respectabilité d'une pareille institution en se faisant auxiliaire d'un homme qui n'a plus la confiance du pays. Nous nous réjouissons donc qu'il en soit autrement, et nous avons la confiance qu'il en sera toujours ainsi! puissent nos desirs et nos souhaits se réaliser, et le séminaire de Québec et son digne chef conserver l'estime générale qui leur est acquise depuis longues années.

NOUVELLES ELECTORALES.

A Beatharnais, il y a trois candidats sur les rangs, MM. De Witt, Connolly et Sweeney. Les deux premiers sont réformistes, et l'autre est tory. L'élection est commencée depuis ce matin.
 Au 2d Riding d'York, M. J. C. Morisson est élu; c'est encore un réformiste; les 4 Ridings d'York se trouvent ainsi représentés par des réformistes.
 Prince-Edmond envoi à la législature un ministériel; c'est M. Stevenson.
 A Dundas, M. Chrysler vient d'être élu; c'est un membre conservateur.
 Halifax Ouest a fait son devoir; il a élu M. Ferguson qui est un réformiste.
 Halifax Nord n'a pas fait moins; il a réélu M. Thompson qui est aussi un réformiste.
 Quant au comté de Huntington, il s'est conduit comme on avait lieu de le supposer; il envoie pour le représenter au Parlement M. Sauvageau, choix que tout le monde s'accorde à approuver. La majorité de M. Sauvageau est de plus de 1000 voix.
 Dans notre feuille de vendredi nous disions que M. Drummond avait triomphé de M. Foster. Nous aurions dû dire que M. Foster s'est retiré au moment de la lutte en faveur de M. Wood, ancien représentant et agent du bureau des terres. La victoire n'en est que plus belle, puisque M. Wood, étant agent de ce bureau et ancien membre, devait connaître parfaitement le comté et y exercer une bien grande influence.
 Il reste encore six comtés qui n'ont pas encore fait leur élection, ce sont Berthier, Beatharnais, Gaspé, Bonaventure, Welland et Kent.

Nous extrayons l'article suivant du *Journal d'Agriculture* (français), dont le premier numéro a paru la semaine dernière.

DES FERMES-MODELES.

Notre intention n'était pas d'abord de toucher pour le moment au sujet si important des Fermes-Modèles. Nous nous proposons un plan tout différent de celui que nous adoptons cependant aujourd'hui. Il nous semblait en effet qu'il valait beaucoup mieux faire des Fermes-Modèles un sujet secondaire; c'est-à-dire un sujet qui ne devait venir qu'après un autre que nous considérons devoir avoir la préférence. Nous croyions qu'il était mieux de montrer à notre cultivateur, à l'agriculteur Canadien tous les défauts de son système actuel d'agriculture considéré sous toutes ses faces; puis de mettre en regard les progrès de certains autres systèmes agricoles suivis ailleurs et plus adaptés aux besoins du moment. Nous voulions ensuite faire la comparaison de notre système avec ceux de certains autres pays, et enfin amener nos lecteurs à conclure avec nous que notre mode agricole est bien inférieur à ceux suivis à l'étranger, aux Etats-Unis par exemple, en Angleterre, en France, en Belgique, etc. Déterminant plus tard les procédés dans lesquels nos voisins et d'autres nous sont supérieurs en agriculture, nous n'essons nous sont de faire sonner bien haut les Fermes-Modèles et les Ecoles d'Agriculture en général. Il nous semblait à nous que cette marche était logique, et nous semblait que c'était une marche naturelle, et celle seule que nous dus-

sons et pussions suivre en regard à la somme d'instruction de nos bons cultivateurs. Toutefois nous croyions devoir nous rendre à certaines raisons que nous donnons plusieurs Canadiens instruits et cultivateurs eux-mêmes. Ils nous engageaient fortement à parler de suite des Fermes-Modèles et des Ecoles d'Agriculture; nous le faisons avec tout le bon vouloir possible, persuadé que nous sommes que nos paisibles habitants des campagnes comprendront sans doute déjà avec nous toute l'importance de pareilles institutions.

Souvent, en effet le cultivateur à cheveux blancs, qui depuis son enfance n'a jamais fait autre chose que cultiver la terre, hésite à aller consulter ce cultivateur instruit qui fournit si bien sa carrière, mais qui a, à ses yeux, le défaut d'être jeune; il lui en coûte beaucoup d'aller se mettre pour ainsi dire à son école, et de se faire instruire par lui. Mais avec des Ecoles d'Agriculture ou des Fermes-Modèles, cet inconvénient ne peut exister, par la raison toute simple que ce sont des institutions publiques, des institutions spécialement et uniquement destinées à l'instruction du cultivateur. D'ailleurs les personnes chargées de la conduite de semblables établissements ont beau être jeunes, elles ne causent cependant pas, aux vieux agriculteurs qui veulent s'instruire, la terreur ou plutôt la honte qu'ils éprouvent à s'adresser à leur voisin de 25 à 30 ans qui suit les nouvelles méthodes et réussit à merveille. La raison en est bien simple; c'est que ces personnes sont revêtues d'un caractère public qui fait que l'on ne considère plus les individus, mais seulement l'emploi qu'ils remplissent. Pour nos cultivateurs, nous sommes certains qu'avec des Fermes-Modèles ils réussissent ou ne peuvent mieux, et nous sommes de plus persuadé que tous ne manqueraient pas d'en profiter beaucoup, par la raison qu'ils en reconnaissent déjà sans doute toute l'importance, toute la nécessité. Nous n'en dirons pas davantage pour montrer l'excellence des Fermes-Modèles et des Ecoles d'Agriculture; c'est chose inutile; car, nous le répétons, nous sommes certain que tous nos lecteurs en reconnaissent l'utilité et la nécessité. Voilà aussi ce qui nous engage à commencer de suite l'explication d'une Ferme-Modèle telle que nous l'entendons. Les vœux que nous allons dérouler à ce sujet sont à peu près les mêmes, pour ne dire pas absolument les mêmes que celles de M. Evans qui depuis si longtemps travaille à l'amélioration de l'Agriculture en Canada et qui est si à même d'être bon juge en ces matières.

Une Ferme-Modèle, établie sous les auspices de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, devrait 1o. être la propriété de la Société, ou bien au moins être louée pour une période de temps, et avec la clause expresse que, le bail expiré, le propriétaire passerait à la Société ce qui vaudrait les améliorations; 2o. cette ferme devrait être de grandes dimensions; 3o. on devrait y cultiver tous les fruits, tous les grains, tous les légumes convenables au pays, y élever et engraisser des bestiaux et des moutons, et y soigner particulièrement la laiterie; 4o. une Ecole d'Agriculture où l'on enseignerait les principes de l'Agriculture, etc. serait absolument nécessaire dans un pareil établissement; 5o. enfin le surintendant devrait être un homme reconnu pour bon cultivateur dans toutes les branches de l'Agriculture; il devrait à cette qualité indispensable en joindre une autre, celle de pouvoir expliquer clairement ses opérations et ses expériences, non-seulement à des élèves, mais à tous ceux qui visiteraient la ferme. Voilà les cinq choses principales pour une Ferme-Modèle.

On doit en effet comprendre d'abord tout l'inconvénient qui résulterait pour la Société d'Agriculture et pour le pays lui-même, si les terres servant de Fermes-Modèles étaient des terres louées à petits termes, ou à termes très-longs sans clause particulière. La Société se trouverait avoir dépensé énormément sans aucun profit pour elle-même, et au bout du compte elle perdrait toutes ses améliorations. Ceci paraît si clair qu'on serait tenté de dire que c'est inutile de continuer sur ce point, mais nous, nous ne sommes pas tout-à-fait de cet avis; car nous savons qu'il a été fait des offres de terres à fermes assez convenables et assez libérales au moins en apparence. Mais ces offres ne sont que pour un certain temps et ce temps est toujours trop court; voilà l'objection que nous voulons faire bien apprécier. D'ailleurs, il est en Canada comme dans tous autres pays des hommes aisés, des hommes fortunés et qui ont des étendues de terres fort considérables. A ces hommes nous voulons suggérer un moyen de se servir eux-mêmes et de servir leur pays. Qu'ils choisissent une d'entre leurs terres, et qu'ils la donnent en toute propriété à la Société d'Agriculture pour en faire une Ferme-Modèle et une Ecole d'Agriculture. Ils sont sûrs par là de donner à leurs propres terres situées dans le voisinage une valeur cinq fois celle d'aujourd'hui, et puis ils auront rendu un petit service à la patrie. Nul besoin de prouver cela; ce sont choses qui se comprennent d'elles-mêmes.

Nous disons que cette ferme ne devrait pas être une ferme de grandeur ordinaire, et la raison est facile à trouver. Pour faire des expériences, des essais qui puissent être de quelque utilité, il faudrait en effet cultiver quelques arpents avec les mêmes grains ou les mêmes fruits; de plus pour peu que les différentes sortes de grains etc. fussent nombreuses, il serait de suite nécessaire d'avoir une grande ferme. D'ailleurs on élèverait à cette ferme des bestiaux et des moutons, et puis on y aurait une Ecole d'Agriculture, une étendue de terre un peu considérable serait indispensable. Enfin, une terre de petite dimension ne serait pas suffisante pour attirer toute l'attention d'un surintendant tel qu'il serait désirable et même nécessaire d'en avoir un.

Nous ajoutons qu'il faudrait y cultiver tous les grains, fruits, légumes, etc., convenables au pays, et ceci encore est strictement vrai. Car si l'on veut faire d'une Ferme-Modèle (à part de l'Ecole de l'Agriculture) un lieu où l'on fasse des essais de différentes manières sur différents végétaux, etc., et qu'on veuille montrer aux cultivateurs canadiens l'avantage de faire telle culture plutôt que telle autre, il est clair que ces cultures devront être très-variées, et s'étendre à toutes les plantes, arbres et arbustes propres à notre climat. Les bestiaux ne doivent pas non plus être négligés, non plus que l'éducation des moutons que l'on ne sait certainement pas apprécier en Canada à leur juste valeur. Nous ne disons rien de la laiterie qui devrait y être sur un excellent pied. C'est chose qui se comprend d'elle-même, vu les profits immenses que peut en tirer le cultivateur habile, intelligent et instruit. Nous pourrions aussi parler des étalles que l'on devrait certainement y fabriquer et du sucre que l'on améliorerait de toutes manières.

Pour une Ecole d'Agriculture, où les jeunes gens s'accoutumeraient de bonne heure à tous les travaux

de la campagne d'une manière convenable et judicieuse, nous ne croyons pas qu'elle pût rencontrer d'opposition nulle part, et nous pouvons le prouver en deux mois. En effet, nous sommes certains qu'une Ferme-Modèle serait, bien vue des cultivateurs en général; cette Ferme-Modèle ne serait, autre chose pour les cultivateurs, adultes, qu'une vraie Ecole d'Agriculture. Nous parlons ici sincèrement. Eh bien! Est-ce que par hasard l'on oserait croire que nos cultivateurs voudraient priver leurs enfants du même bienfait? Pour notre part, nous ne le croyons pas, et nous ne sommes pas seul.

Quant aux qualités du surintendant d'un pareil établissement, nous disons tout à l'heure celles qu'il devrait réunir; nous n'exagérons pas par là. Il suffit pour s'en convaincre de réfléchir à la variété de ses occupations, et à la manière toute spéciale dont il devrait veiller les opérations d'une institution de ce genre. Une pareille besogne suppose réunies dans un seul homme plus de connaissances et de capacités qu'en général la grande masse des hommes les plus capables n'en possèdent.

Voilà, ce que nous croyons, ce que devrait être et ce que devrait posséder une Ferme-Modèle pour le B.-C. Reste maintenant à savoir comment subvenir aux dépenses d'un pareil établissement. Pour notre part, nous croyons vraiment qu'il pourrait et devrait se suffire à lui-même; il devrait trouver en lui les éléments de son existence, il devrait y trouver les éléments de conservation. Pour obtenir ce résultat, nous sommes d'avis qu'il faudrait faire un choix judicieux pour le surintendant de l'institution. Car si le surintendant est un homme qui ne s'entend pas dans toutes les branches de l'Agriculture; si, en un mot, ce n'est pas un homme supérieur, mieux vaut ne commencer pas de pareil établissement; autrement, on est sûr de le voir manquer de prospérité et ne pouvant se soutenir que par des secours étrangers.

Nous n'en dirons pas davantage pour cette fois; nous avons été assez long, et puis il faut se borner. Il est bien vrai que nous n'avons fait que toucher aux éléments d'existence et de conservation des Fermes-Modèles; néanmoins nous espérons que ce que nous avons dit suffira pour confirmer l'idée avantageuse qu'on ne peut manquer d'avoir de semblables établissements; nous espérons que cela suffira pour faire naître l'idée de fonder une pareille institution en Canada, sans à nous étendre davantage sur ce sujet dans une autre livraison.

LE TEMPS.—Nous continuons à avoir un temps tout-à-fait singulier. Depuis vendredi, il a plu jusqu'à dimanche matin, et depuis le temps a été doux, et nous voilà encore presque sans neige, en sorte que les voitures à roue sont encore quasi aussi en usage que celles de l'hiver. Ce temps doux a fait que la glace s'est brisée en plusieurs endroits; s'est amoncelée et a fait monter l'eau du fleuve qui a bientôt débordé sur les quais, dans la rue des Commissaires et dans une grande partie de Griffintown. Dans ces quartiers, l'eau était haute de trois et quatre pieds et même plus. On ne pouvait plus sortir des maisons qu'en canot; on conçoit l'inconvénient de ce moyen de transports à pareille saison. Plusieurs cependant regrettaient fort que le fameux véhicule, qui a si bien servi au triomphe de M. Daly à Québec, ne fût pas à Montréal; il eût pu voguer un peu mieux sur le roc de Québec, et puis M. Daly aurait encore pu pour quelques quarts d'heure se croire paisible pilote du vaisseau de l'état. Depuis dimanche l'eau a baissé et se trouve un pied ou deux plus que les quais. On estime que dans le moment où l'eau était la plus haute, elle se trouvait de vingt à vingt-deux pieds au-dessus du niveau des basses eaux!! Aujourd'hui le temps a bien changé; le froid recommence, la neige tombe abondamment et nous revenons à l'hiver.

LA LYRE CANADIENNE.—Nous n'avons pu que jeter un coup d'œil rapide sur cette 6e livraison, mais nous pouvons dire qu'elle n'est pas inférieure sous aucun rapport à ses cinq devancières. A part les chansons bachiques ou de gourmandise dont plusieurs parties au moins sont de mauvais goût, il nous a semblé que le choix était assez judicieux à l'exception pourtant de quelques vers dans la chanson "Cœur et sourire." Ces taches légères sont si rares qu'elles paraissent à peine au milieu des beautés qui les environnent. Qu'il nous suffise, pour témoigner en faveur de cette livraison, de citer les huit vers suivants, si bien appropriés au temps présent:

- "Respecte la main protectrice
- "D'Albion, ton digne soutien;
- "Mais fais échoir la malice
- "D'ennemis nourris dans ton sein,
- "Ne lâchis jamais dans l'orage,
- "Tu n'as pour maîtres que les lois!
- "Tu n'es point fait pour l'esclavage,
- "Albion veille sur tes droits!"

LE CRIME A MONTRÉAL.—Nous voyons, dans le *Herald* du 15, un état détaillé des délits à Montréal. Il y a eu dans l'année 4039 criminels, 337 de moins que l'année précédente. Néanmoins il est à regretter que, bien que le nombre de crimes diminue, cependant l'étonnante n'en diminue pas, mais au contraire augmente beaucoup.—Il y a eu 523 personnes amenées devant la cour du mai.

NOMINATIONS.—La *Gazette Officielle* de samedi contient les nominations suivantes:
 Avocats; George Irvine, David A. Ross, Louis DeLorme, Gueyres.—Commissaires de banqueroutes (District de Gore); Archibald Gilkinson, éc.—Greffier des cours d'appels (H. C.): L. W. Smith, éc.—Médecins: J. Bovell, G. H. Schmitter, J. M. Kardy, éc.—Arpenteur, P. McLaurin, gentilhomme.

LE SHERIFF DE QUÉBEC.—Le *Mercury* du 13 nous apprend que le matin de ce jour (à la cour des sessions de quartier), le banc des magistrats a fait placer le shérif sous la garde du coroner pour mépris de cour. Le grand jury se plaignait de n'avoir pas d'appartement pour siéger, le shérif dit en exergue que toutes les chambres étaient occupées, qu'il procurerait, avec la permission de la cour, une chambre dans un hôtel voisin, que d'ailleurs c'était le protocole qui avait la charge de la cour.

LES ARISTOCRATES.—Un journal des Etats-Unis, le *Courrier*, nous croyons, montrait dernièrement l'établissement de l'ambassade des titres aux Etats-Unis. Il faisait remarquer ces équipages à livrées et à portières écussonnées; il citait les titres de major, de colonel, de général, etc., dont on s'enorgueillit tant. Cette réflexion nous faisait tout naturellement penser à notre pays, et jeter un coup d'œil de tristesse sur notre société. Car nous voyons qu'en Canada

nous faisons ce que l'on fait chez nos voisins. Nous essayons de nous former une aristocratie à la manière de ces républicains, c'est-à-dire à mettre une distance immense entre le peuple et ces prétendus grands hommes! Ajoutons que la critique que fait le même journal de certaines personnes qui sont des visites en laissant des cartes sur lesquelles on lit: "Madame la présidente, Madame la professeuse, Madame la doctresse, Madame la juge, etc., etc., est une critique qui ne s'applique pas seulement aux Etats-Unis, et qui peut s'étendre à d'autres pays que nous connaissons fort bien. C'est bien le cas de dire avec le *Commercial Advertiser* que, si tout cela continue, on recevra bientôt d'autres cartes qui porteront des adresses comme celles-ci: "Madame la tailieuse, Madame la dry goods, etc., etc."

LE MEXIQUE.—Le *Courrier des Etats-Unis* du 11 dit qu'il était bruit qu'il venait d'être signé à Mexico un traité entre M. Trist et les commissaires du Mexique, par lequel, entre autres choses, l'armée américaine aurait à évacuer le territoire avant soixante jours. C'est quelque chose qui est peu vraisemblable. D'ailleurs, on disait que le général Scott devait envoyer une expédition contre Querétaro, qui est à présent le siège du gouvernement mexicain.

LA PRÉSIDENTIE.—Il y a eu à New-York, à Philadelphie et à Washington des assemblées de whigs au sujet de la présidence. Philadelphie serait très-favorable au général Taylor et voudrait en faire un candidat pour la présidence; Washington serait plus prudente, et ne se prononcerait ni pour le général Taylor ni pour le général Scott; selon le *Courrier des Etats-Unis*, on aurait fait rédiger à l'assemblée des remerciements aux deux généraux, sans se prononcer ouvertement ni pour l'un ni pour l'autre; cependant les tendances sont en faveur du général Taylor. Quant à New-York, les whigs ne veulent pas entendre parler de Taylor comme candidat présidentiel. Ainsi, l'on ne peut pas pour le moment prévoir jusqu'à quel point Taylor ou Scott ont des chances de succès.

LE CATHOLICISME AUX ETATS-UNIS.—Un de nos échangés rapporte que les catholiques aux Etats-Unis sont au nombre de 1,190,700. Il y a trois archevêques, vingt-quatre évêques, huit cent quatre-vingt-dix prêtres et neuf cent six églises. L'an dernier, il y est mort vingt prêtres, mais soixante-seize nouveaux prêtres sont venus remplir leurs places; durant l'année, il y a eu quatre vingt-quinze églises catholiques dédiées ou érigées.

INCENDIE.—Vendredi dernier, il y a eu à Kingston un incendie qui a détruit plusieurs édifices. M. Jackson, un des incendiés, perd pour \$6000 à \$7000; M. Elder, tout son ménage et \$200 en argent; M. Simpson et Alexander toutes leurs marchandises, et environ \$400 de propriétés; outre cela, il y a encore la perte des autres édifices qui n'étaient assurés que pour \$3700. On semble croire que c'est la future d'un incendiaire!

OSWEGO.—Le *Times* d'Oswego dit que la valeur dit commerce qu'Oswego fait sur le Lac est, pour 1847, de \$13,667,819, faisant une augmentation depuis l'année précédente d'une somme qui n'est pas moins de \$7,564,833!!! Les exportations d'Oswego au Canada, continue le même journal, se représentent pour les trois dernières années par les chiffres qui suivent: 1845, \$256,671; 1846, \$644,401; 1847, \$823,422.

Nous avons le plaisir d'annoncer le retour du docteur J. S. Newcomb, un de nos anciens et respectables citoyens et une des victimes de la loi martiale de 1838. Il est parti de l'Australie le 27 mars dernier et il est arrivé à Londres vers la fin de juillet, sur le navire *Walmer Castle*. Il en est reparti deux mois après sur un vaisseau américain qui l'a conduit aux Etats-Unis. Il est arrivé il y a quelque temps à Pattsburg où il est maintenant avec l'un de ses fils qui habite cette place.

Nos lecteurs voudront bien remarquer que nous avons remplacé pour cette fois trois colonnes d'annonces sur la quatrième page par d'autres matières. C'est la fin du rapport de la Quarantaine. Nous avons fait aujourd'hui ce changement pour récompenser nos lecteurs des demi-feuilles que nous leur avons données il y a quelque temps.

M. I. les curés et commissaires d'écoles de l'Isle d'Orléans trouveront leurs numéros du *Journal d'Agriculture* au bureau de poste de Québec.

Nous sommes forcé de renvoyer à vendredi la suite de Pise et Florence, faute de place.

BULLETIN COMMERCIAL.

A New-York, le fleur varie de \$5 3/4 à \$6 50 le quart. Le blé est en demande et se vend de \$1 15 à \$1 32, qui est le prix auquel se sont vendus vendredi 9000 quarts. Le blé d'Inde varie de \$0 32 à \$0 33; peu demandé. Le prix de transport d'un minot de grain était de 5 deniers vendredi et samedi; les mêmes jours, on chargeait trente-six sous pour le transport de chaque baril de fleur de New-York à Liverpool.

A Montréal, le foin se vend de \$3 à \$9 par 100 bottes; la paille de \$4 à \$5 pour la même quantité. Le blé se vend de 5c 8d à 6c le minot; les patates de 2c 9d à 3c; les pois de 9d à 10d la douzaine; le beurre le même prix que la semaine dernière; le bœuf de 4d à 7d; les oignons de 1c 8d à 2c le minot.

MARIAGES.

A Terrebonne, ce matin, Edouard Masson, éc. second fils de feu Phou, Joseph Masson, à Dlle. Adeline Dumas, seconde fille de Antoine Dumas, écuyer, de Terrebonne.
 En cette ville, le 11 du courant, par Messire Fay, M. Ovide Paré, à Dlle. Marie-Angélique Dubois, fille unique de feu P. A. Dulcis, éc.

DÉCÈS.

A Beatharnais, le 15, M. Joseph Marchand, contracteur, âgé de 47 ans; il laisse une épouse et 13 enfants en bas âge.
 Au village de Longueil, le 12 du courant, M. François Vau dit St. Mars, ancien propriétaire, à l'âge de 52 ans après une longue et douloureuse maladie.
 Le 13 du courant, au presbytère de St. Raymond, dame Venue R. Tanguay, âgée de 56 ans. Cette dame était de la confrérie du Scapulaire et du Rosaire.